

## Document n° 1 : Marthe Robert, Roman des origines et origines du roman

**La vérité du roman** n'est jamais autre chose qu'un accroissement de son **pouvoir d'illusion**. Mais d'où lui vient ce pouvoir, et surtout, pourquoi ce désir si impérieux de l'exercer ? Si la théorie ne songe pas à se le demander, en revanche le sentiment populaire le sait, ou du moins il le laisse entendre dans les images où il dépose ses jugements.

Pour le langage courant, en effet, **art de conter et mensonge** sont si étroitement associés qu'ils **semblent confondus** dans la même réprobation, mais cette synonymie est plus ambiguë qu'elle n'y paraît, car elle **suppose entre les deux termes un lien de réciprocité**, un commerce naturel dont l'art n'est pas sans tirer profit . Ainsi on dit « **c'est du roman** » pour désigner un tissu de fables incroyables ; mais « **c'est un roman** » s'applique à un fait trop merveilleux ou trop touchant pour prendre rang parmi les choses jugées possibles ; **dans un cas, le roman est donc assimilé à un mensonge purement négatif** ; dans l'autre, en revanche, il désigne une **expérience ou des événements pour quoi la réalité n'a pas de nom**, mais qui la surpassent de beaucoup en émotion et en beauté.

**Peut-on dire de L'adversaire « c'est du roman » ? « c'est un roman » ? ou nio l'un ni l'autre ? Ou les deux ?**

(A voir en cours )

## Document n°2 : Danièle SALLENAVE, Le Don des morts, 1991

Il faut le dire et le redire sans compter : **il y a un lien indestructible entre le roman et le personnage** ; qui attende au second ne peut que porter atteinte au premier. **La catharsis ne peut se passer du personnage**. C'est une énigme, et c'est un fait : nous avons besoin de projection, de transfert, d'identification. Pour que la fiction opère, nous avons **besoin de croire à l'existence d'un personnage en qui se résument et se concentrent les actions** qu'organise la fable. Le fonctionnement même du texte le veut : sa vérité est obligée de passer par des simulacres de mots ; et la vie même et l'âme de l'auteur de se couler vivantes dans la figure de papier qui le représente. [...].

Est-ce à dire que notre lecture hallucinée oublie de voir dans le personnage un être de fiction, et nous fait croire à son existence hors du texte ? Non pas. **Le personnage vit, sans doute : mais nous savons fort bien de quelle vie. C'est la vie d'une illusion**. Ni plus ni moins. **Le personnage existe, mais dans la fiction, d'une existence fictive**. Comme le roi Lear « existe » sur la scène, d'une existence scénique.

L'**illusion littéraire** suppose un **consentement à la croyance temporaire dans la réalité imaginaire** des choses fictives. « Héros » d'Homère ou personnage de Balzac, ou simple voix, sans corps ni sexe, de la fiction moderne, le personnage est « entre deux mondes », issu de l'expérience imaginaire ou réelle de l'auteur, et de l'agencement « mimétique » de ses actions, **le personnage vient vers le lecteur comme une proposition de sens à achever**. Pour parvenir à cette fin, l'auteur a dû lui-même se métamorphoser en un être de fiction, en une figure de pensée, le narrateur, qui se constitue dans l'ordre même qu'il impose à ses objets. **L'auteur, en un sens, est devenu un personnage de son propre roman, il se met lui aussi à exister « entre deux mondes », entre le monde de la fiction et le monde vrai** auquel il appartient encore un temps. C'est sur ce modèle que le lecteur va plus tard se couler.

**Ce battement du réel et de l'imaginaire** qui nous saisit pendant la lecture est **l'essence de la fiction** dramatique ou épique. **Une feinte**, tout entière **au service de** la création romanesque, du **bonheur du lecteur**, du **fonctionnement de la fiction**. Car l'essentiel est là : le relais maintenant peut être pris ; **c'est au lecteur d'agir**. La pensée s'est emparée de son objet, les actions (et les passions) ; elle en a constitué la figuration nécessaire pour que nous puissions y entendre notre voix, et tenter, espérer, d'y « éclairer notre énigme ».

**Le personnage** me fait accéder à mon tour au grand règne des métamorphoses. **C'est par lui que le roman peut se faire expérience du monde, en m'obligeant à devenir moi aussi un être imaginaire**. En lisant, je me livre, je m'oublie ; je me compare ; je m'absorbe, je m'absous. Sur le modèle et à l'image du personnage, je deviens autre. Comme disait Aragon : **« Être ne suffit pas à l'homme / Il lui faut / Être autre »**.

Autre **par la médiation du personnage**, autre, afin de devenir moi-même et, passant par ma propre absence, ayant fait le deuil de moi-même, capable de comprendre ce qu'il en est de ma vie. C'est ce que Sartre appelait la **« générosité » du lecteur** : cette mort feinte, cette transmutation provisoire par quoi j'accède au sens, à la compréhension.

**Grâce à la fiction, chacun porte une tête multiple sur ses épaules ; il se fait une âme ouverte ; un cœur régénéré.**

Danièle SALLENAVE, *Le Don des morts*. Sur la littérature, © Éd. Gallimard, 1991, p. 132-134.

***En quoi L'adversaire correspond-il ou perturbe-t-il ce rapport au personnage ?***

## Document n°3 : Le « mentir-vrai », Sabine Dotal , Cairn

### *Le « mentir-vrai »*

**Par quel paradoxe magique, la fiction, l'œuvre d'art sont-elles plus à même de révéler la vérité profonde d'une époque, d'un être humain, qu'une étude historique, biologique, psychologique, anthropologique ou documentaire ?** Ce que Aragon appelle le « *mentir-vrai* ».

**Comment expliquer que n'importe quel volume de La Comédie Humaine de Balzac, à travers une **histoire inventée, suggère mieux l'essence de la Restauration et de la Monarchie de Juillet qu'un livre d'histoire ?** Que la pièce d'Ariane Mnouchkine, le *Dernier Caravansérail* en dit plus et plus fort que tous les articles et reportages réunis sur les sans-papiers ? On peut faire les mêmes remarques sur un film de Bergman ou Pasolini, un poème de René Char. Maints tableaux de Watteau représentant des fêtes galantes, donnent à voir surtout, au-delà de l'anecdote peinte, comme par transparence, par une vibration des tons et des valeurs, la vérité d'une société aristocratique secrètement travaillée par le pressentiment de sa disparition, et cela, quatre-vingts ans avant la Révolution. Une sculpture de **Giacometti** comme *l'Homme qui marche* n'est-elle pas une incroyable **condensation d'une vérité humaine bouleversante sans commune mesure avec la réalité visible ?****

**C'est que l'œuvre d'art n'est pas simple message – c'est-à-dire vérité à transmettre** (on serait alors dans l'idéologie). **La vérité naît dans l'acte créateur**, surgit de « crises » que Michel Leiris définit comme « *les moments où le dehors semble brusquement répondre à la Somme du dedans* ».

La vérité pour l'artiste est objet de quête : **rendre visible l'invisible**, faire entendre l'inouï ; **il crée un monde parallèle, celui qui y pénètre ne trouve ni message, ni morale, ni leçon, mais se rencontre lui-même, à ses risques et périls.**

*Sabine Dotal , Cairn info*

**Qu'en est-il pour l'Adversaire ? Pour La Peste ? Pour L'Étranger ?...**

(A voir en cours)